

AVANT-PROPOS

L'histoire de Paul Bolo dit Bolo Pacha a défrayé la chronique en son temps. Les journaux étalèrent sa forfaiture, ses escroqueries, ses manipulations sur des pages et des pages tout au long de son procès. Un hâbleur, un Tartarin, un bluffeur, un aigrefin, un matamore, sans doute. Roué et cependant naïf. Naïf d'avoir sincèrement cru qu'il pouvait arrêter la guerre, cette guerre qui n'en finissait plus, qui créait un climat délétère dans le pays, un esprit de défaitisme et des mutineries dans l'armée. Après s'être pris pour un chevalier d'industrie, il se prit pour un thaumaturge. Sauf que, cette fois, il endossa des habits trop grands pour lui. Malheureux bouc émissaire, je suis convaincu qu'il ne servit jamais les Allemands. Pour, au moins, une bonne raison : une fois les poches pleines, il oubliait vite celui qui lui avait confié ou prêté son argent, et il passait à une autre « entreprise », jugeant plus utile de réinvestir. Thaumaturge encore quand il croyait qu'avec 100 000 francs, il pouvait s'offrir un diamant de 100 000 francs et aussi une voiture de 100 000 francs et aussi un cheval de 100 000 francs. En même temps.

Du petit coiffeur né dans une famille modeste qui ne lui légua rien, jusqu'à l'Élysée, quel parcours. Rares les hommes qui voyagèrent autant que lui, traversèrent l'Atlantique et la Méditerranée en première classe, parcoururent l'Europe en wagon-lit, doués de cette aptitude à se lier en tous lieux avec les personnalités les plus influentes. Beau parleur aux belles manières, il sut gravir tous les échelons dans son domaine, depuis les larcins les plus minables jusqu'à délester l'ennemi de quelques millions.

Et pourtant, pourtant, Paul Bolo ne me fut jamais totalement antipathique. Non pas parce qu'il ne tenta jamais contre moi une de ses « combinaisons » mais parce que je devinais en lui un petit coin de pureté. Il me le prouva quand, un jour, émerveillé, il me prit pour confident de son grand désir d'acquérir près de Biarritz un domaine, une terre agricole et d'élevage, où il serait un gentleman-farmer, seigneur et bienfaiteur du village. Il finit par réaliser son rêve mais il ne put en profiter. On s'acharna contre sa personne, non seulement pour faire un exemple mais surtout pour abattre, en se servant de lui, un homme dont on redoutait l'influence et le pouvoir, bête noire du plus haut personnage de l'État.

Le premier jour où je l'ai rencontré, il m'a, non pas séduit, mon métier de journaliste écrivain m'a accoutumé à identifier les types humains, mais intéressé, intrigué. Plus jeune, je m'étais délecté à la lecture de Ponson du Terrail et de Balzac. Et bien que je ne sois pas le grand Léonard qui, à la vue d'une oreille, était capable de reconstituer le visage d'un homme en son entier, le type de Paul Bolo m'accrocha comme un bon personnage de roman. Ce qui retint mon intérêt, c'était le mécanisme par lequel il aimait ses interlocuteurs. La vie des hommes, même des plus riches, n'est pas toujours exempte d'un peu de lassitude. D'autant plus en plein océan, lorsqu'on a fait le tour de toutes les distractions prodiguées par la *Transat*, la *Compagnie Générale Transatlantique*. Si Shéhérazade inventait chaque nuit une histoire pour ne pas mourir, les passagers de *La France* faisaient cercle autour de Paul Bolo pour tromper leur ennui.

CHAPITRE I

C'était au début du mois de mai 1912. Je venais de passer quelques semaines aux États-Unis, à la fois pour écrire une série d'articles que mon journal, *Le Matin*, m'avait commandés et aussi glaner de la documentation pour un nouveau roman. J'écourtai mon séjour outre-Atlantique pour deux raisons, ou peut-être trois. En réalité, une seule. J'avais vraiment envie de retrouver le sol de mon pays, et j'avais envie de faire la traversée à bord du paquebot *La France* qui assurait son premier aller-retour. Mon directeur avait accepté de m'accorder la première classe à condition que je couvre les six jours entre New-York et Le Havre. Soyons honnêtes jusqu'au bout. J'avançais mon départ parce que je fuyais, au sens littéral, Mrs Bancroft, charmante Américaine de Philadelphie, qui me poursuivait de ses assiduités et qui s'était mis en tête des idées en contradiction avec les miennes.

De ces quelques semaines je revenais chargé de suffisamment de matériel pour mon journal et pour moi. Quant au « travail » que j'étais en train d'accomplir, ce n'en était pas un. Installé dans une cabine spacieuse et confortable, je ne me fatiguais vraiment pas en notant mes impressions,

goûtant trois fois par jour une cuisine succulente, me prélassant sur le pont-promenade « pour ceux qui aiment contempler l'horizon, respirer le grand air du large, sonder l'immensité ou plonger leur regard dans le ciel constellé, abrités des grands vents par des vitres mobiles », disait le vade-mecum de vingt-huit pages remis à chaque passager énumérant tous les avantages du transatlantique qui avait pris la mer seulement cinq jours après le naufrage du *Titanic*. Aussi était-il précisé dans la brochure qu'il y avait suffisamment de canots et de radeaux contrairement à l'infortuné paquebot de la *White Star Line*. Mais pour mon reportage, il me fallait à regret cesser de contempler depuis ma chaise longue les poissons volants sauter autour du bateau et les nuages qui tantôt s'étiraient comme des paresseux tantôt se pelotonnaient comme transis de froid. J'essayai donc les aménagements de la salle de mécanothérapie où on pouvait pédaler sur des bicyclettes fixes, ramer, monter sur un cheval mécanique mû par un moteur électrique. Après quoi, on profitait de la salle d'hydrothérapie où étaient proposées toutes les sortes de douche : en cercle, en jet, en pluie, et prodigués des massages par un spécialiste, auquel j'eus recours, bien malaxé par un solide gaillard.

Il faut admettre que je m'étais un peu empâté. Si la cuisine américaine de tous les jours est médiocre, les maîtresses de maison où j'avais été reçu tenaient en général à honorer un journaliste français et n'hésitaient pas à louer les services d'un chef. Outre les spécialités régionales qu'on me fit goûter – la cuisine de la Nouvelle Orléans est certainement l'une des meilleures – on tentait parfois des plats français, avec plus ou moins de succès. Je me faisais un devoir de ne jamais rien laisser dans mon assiette. Aussi, était-il grand temps pour moi d'effacer quelques bourrelets disgracieux.

Six jours en cabine de première classe entre ciel et mer incitaient à la rêverie. Je m'astreignais pourtant, tôt le matin, à mettre au propre mes articles soit dans ma cabine soit avec l'aide d'un dactylographe. Deux heures d'activité intensive chaque jour m'ôtèrent toute culpabilité pour accepter l'invitation à dîner à la table du commandant.

J'avais remarqué que près de 80% des passagers de première classe étaient Américains, mais le commandant Poncelet, bel homme de grande taille à la barbe grisonnante qui donnait confiance, s'ingéniait à inviter autant de Français que d'Américains.

La grandiose salle à manger sur deux étages ornée d'une copie du portrait de Louis XIV par Hyacinthe Rigaud en haut du double escalier inspiré de celui de l'hôtel de Mazarin offrait, sur du linge fin, de la vaisselle également Grand Siècle.

Après nous avoir fait son petit discours qu'il devait répéter tous les soirs à ses hôtes afin de vanter son magnifique bâtiment, tellement moderne – c'était le paquebot le plus électrifié de son époque, équipé de la toute nouvelle télégraphie sans fil – il sut écouter les uns et les autres. Certains des Américains assis à cette table, qui connaissaient l'Europe et la France ne tarissaient pas d'éloges sur l'art de vivre à la française. À mon tour, avec courtoisie, je ne cachai pas la joie que j'avais eue à traverser leur continent. Ce n'était ni le lieu ni l'heure d'émettre toutes les critiques que j'avais écrites dans mes articles. Ils les liraient bien assez tôt ou ils ne les liraient pas du tout.

Si la conversation à la table du commandant était restée superficielle et mondaine, dans le petit salon Mauresque où j'allai fumer après le dîner, on commentait ce qui s'était passé quelques mois plus tôt à Agadir, réplique semblait-il, de l'affaire de Tanger en 1905.

Encore une fois, Guillaume II, irrité par la présence française au Maroc, sous prétexte de protéger les intérêts économiques de son pays, avait envoyé dans le port d'Agadir une canonnière, rien moins, c'est-à-dire un navire de guerre, la *Panther*, afin de veiller sur la sécurité des Allemands contre l'agitation des tribus.

Tant que l'Allemagne avait été gouvernée par Bismarck, dévoué à sa grande œuvre de réaliser l'unité de son pays et peu intéressé par les entreprises coloniales, la Grande-Bretagne et la France avaient pu faire de l'Afrique leur chasse gardée, d'abord dans la rivalité – l'humiliation de Fachoda était encore vive – puis en bonne intelligence. Jusqu'au jour où

Guillaume II, en 1905, avait eu des vues sur le Maroc, pour faire barrage à la France, et accessoirement à l'Espagne.

Après la conférence d'Algésiras les tensions s'étaient calmées. Pourtant, six ans plus tard, Guillaume II avait de nouveau manifesté sa mauvaise humeur vis-à-vis de la France qu'il s'imaginait dépasser les accords d'Algésiras. La diplomatie menée par Joseph Caillaux – cinq mois de tractation – avait désamorcé l'affaire en concédant tout de même à l'Allemagne 257 000 kilomètres carrés au Congo. Une fois de plus, la guerre était évitée, une fois de plus, on était parvenu à satisfaire l'Empereur mais il fallait en permanence se méfier de lui et de ses idées d'hégémonie. Dans un discours étonnant, prononcé quelques semaines auparavant, il affirmait : « L'empire doit rester assez fort pour pouvoir, à toute heure, défendre son honneur national, sa prospérité et ses intérêts légitimes dans le monde. C'est pour cette raison que je m'empresse toujours de maintenir et d'augmenter sur terre et sur mer la défense nationale de notre peuple, si riche en jeunes gens capables de porter les armes ».

Pendant ce temps, les ambitions de l'Italie se réveillaient. Depuis des années que l'Italie convoitait les territoires qu'encadraient la Tunisie et l'Égypte, c'est-à-dire la Tripolitaine, l'entrée en scène de l'Allemagne à Agadir lui donna envie d'imiter son voisin : arguant du prétexte que le fanatisme musulman exposait la colonie italienne dans les ports tripolitains, elle envoya une armée, sûre que la Turquie laisserait faire. Contre toute attente, les Turcs et les Arabes résistèrent. Il fallut l'arbitrage de la cour internationale de La Haye pour mettre un terme aux deux incidents.

– Moi, les Allemands, concluait un Français qui avait l'âge d'avoir vécu la guerre de 70, j'aurai toujours du mal à leur faire confiance. Ce sont des Prussiens. Regardez comme la Prusse s'est agrandie en peu de temps. J'ai gardé cet article de *La Post* de Berlin, qui traduit sincèrement l'état d'esprit du peuple : « Quels sont les hommes qui émergent de l'histoire de la nation, ceux que le cœur allemand chérit le plus ? Serait-ce Goethe, Schiller, Wagner ou Marx ? Oh non, ce sont Barberousse, le

Grand Frédéric, Blücher, Moltke, Bismarck, les hommes durs et sanglants. Ils ont fait ce que nous devrions faire maintenant. Et cependant, notre peuple hésite, et chacun sait que la nation entière sent le salut seulement par l'attaque. »

Avant de me coucher, j'allai me dégourdir les jambes. Grand marcheur, je n'avais pas mon comptant de kilomètres malgré les 135 mètres du pont-promenade que j'arpentais plusieurs fois par jour. En ce début du mois de mai, les vitres étaient baissées pour nous permettre de goûter la douceur de l'air. Nous avons laissé loin derrière nous les icebergs. La mer était calme. Et les volutes de ma cigarette ne m'annonçaient aucun pressentiment d'un incident fâcheux. Il était encore tôt, les passagers étaient nombreux à contempler la nuit étoilée.

Je saluai un couple de Français que j'avais déjà croisés. L'homme avait retenu mon attention, parlant fort au milieu d'un groupe, semblant aimer se faire écouter. Un commentaire m'avait traversé l'esprit : « un peu hâbleur ». Sa compagne, plus réservée, très amoureuse, fière de lui, la trentaine, jolie, élégante. J'aurais préféré ne pas m'arrêter mais il eût été grossier de ma part de ne pas répondre à une remarque courtoise de sa part à lui :

– Quelle jolie nuit, n'est-ce pas ? Les étoiles n'ont jamais été aussi visibles, dit-il avec une pointe d'accent méridional.

– La journée sera superbe, répondis-je en montrant que je regagnais ma cabine.

– Eh bien, bonne nuit, dit-il avec chaleur sur un ton manifeste d'invitation à se revoir.

Discrète, sa femme ne dit rien que « Bonsoir ».

Après une matinée studieuse, mes articles pour *Le Matin* avançaient bien, et je travaillais parallèlement à l'ébauche de mon roman, je me rendis comme chaque jour avant le déjeuner au fumoir où était affiché le journal du bord qui, grâce à la télégraphie sans fil, donnait des informations toutes fraîches de France, des articles d'intérêt littéraire, artistique ou scientifique, les derniers échos des mondanités, du théâtre de Londres ou de Paris, les cours de la Bourse.